

Conformément aux objectifs de la collection *Que sais-je ?*, le volume tente de présenter en 128 pages les données, les discussions et les interprétations relatives à un des moments les plus complexes de l'histoire occidentale, à savoir celui du passage de l'Antiquité au Moyen Âge – une phase qui, pour beaucoup, coïncide avec la disparition, au moins sur le plan politique, de l'Empire romain d'Occident. Le projet est donc ambitieux et l'A. fait montre d'une grande culture historiographique lui permettant d'argumenter solidement ses propositions, et, à travers elles, la thèse qui sous-tend l'ensemble de l'ouvrage : le fait que la culture, la langue et les institutions de Rome ne sont jamais mortes, mais perdurent dans ce que nous sommes aujourd'hui.

Dans un monde où nous pouvons tous constater la diffusion d'un certain scepticisme quant à l'étude du grec et du latin, un monde dans lequel on nous demande toujours plus souvent de justifier le maintien de l'étude du passé à l'ère de la technologie victorieuse et des sciences dites "exactes", ce volume est un vibrant rappel – surtout dans les dernières pages – de la valeur morale que représente, au-delà de l'intérêt factuel, la filiation de notre identité à un monde qui est erronément considéré comme mort : l'Antiquité romaine. En ce sens, l'A. s'acquitte bien de sa tâche en présentant les données et les arguments qui amènent le lecteur à mieux comprendre comment l'Antiquité est devenue le Moyen Âge, quelles personnes ont joué un rôle dans ce processus et à quel moment. Il montre comment de nombreux événements, de nombreuses conjonctures de l'histoire peuvent faire l'objet d'interprétations diverses ayant chacune un impact important sur l'appréciation du passé. Par exemple, quelle est la date qui doit être considérée comme celle de la fin de l'Empire romain ? En 476 ap. J.-C., comme l'a retenu la tradition, ou mille ans plus tard, en 1453, lorsque Constantinople fut conquise par l'armée turque, ce qui rompit la filiation de *Nova Roma* qu'elle revendiquait depuis sa fondation sur le Bosphore par Constantin I^{er} ? La question n'est pas secondaire et résume bien le point de vue de l'A., qui pousse à revoir la mise en perspective historique de l'existence de Rome.

La thèse sous-tendant l'ouvrage, en effet, est que, malgré un affaiblissement de la force politique de Rome – dont les prodromes se situent déjà à la fin du II^e s. ap. J.-C. et se reflètent, selon l'A., dans des personnages comme Commode – Rome ne cesse pas pour autant d'exister dans de nombreux domaines, des idées qu'elle incarne à la culture grecque qu'elle continue de véhiculer, sans oublier qu'elle constitue également l'essence inspiratrice non seulement des renouveaux carolingien et ottonien, mais aussi de la Renaissance occidentale (à commencer par ses racines italiennes) ; Rome survit aussi dans les langue et culture latines ainsi que dans le goût pour les styles classique et néoclassique qui imprègnèrent l'art occidental jusqu'à nos jours. En cela, l'analyse de l'A. est lucide, attrayante et fondamentalement louable. Une « décadence » de Rome qui prend l'aspect, comme je l'ai déjà fait remarquer ailleurs, d'une transformation de la ville et de son Empire dans le temps et l'espace, donc dans la continuité de la vie : un concept exprimé par ailleurs, si l'on fait le parallèle avec la géologie, par le terme scientifique « pseudomorphose », qui signifie « transformation qualitative intrinsèque des minéraux à travers un changement chimique total, mais à l'intérieur d'une forme cristalline inchangée ». Cette pseudomorphose existera pendant longtemps, par exemple dans le cas du Forum romain, où malgré la survie de nombreuses formes extérieures antiques (monuments, charges, titulatures, etc.), beaucoup de significations et de cultes liés à ces formes extérieures connaissent des mutations suite aux transformations de la société^[1].

La ville de Rome, jusqu'au milieu du vi^e siècle, continue à lutter pour une sorte d'intégrité politique, identitaire et aussi physique, qui ne peut être comprise, dans les limites de la documentation archéologique, qu'à travers le filtre de la « transformation » et non de la crise

ou du déclin : une telle assertion est d'autant plus évidente si l'on considère qu'à partir du iv^e siècle, un tel changement fut déclenché par un processus important de christianisation qui redéfinit d'une manière essentielle les prérogatives non seulement de la religion, mais aussi du pouvoir, dans toutes leurs expressions, idéologiques, urbanistiques ou architecturales. Bien que cela soit un fait que la population de Rome diminue progressivement dans le temps, il est aussi vrai que l'image d'une crise globale, pour attrayante qu'elle soit, a une limite, celle de ne pas permettre de comprendre tous les aspects et les nuances d'une réalité urbaine encore fort complexe, sur les plans idéologique, monumental et surtout religieux. Dans ce scénario, l'archéologie et l'historiographie modernes n'ont pas encore trouvé un accord autour des modalités et des formes de changement dont Rome est l'objet dans cette phase de son histoire : dans les deux disciplines les positions extrêmes prévalent, tandis que les factions s'affrontent, les unes continuistes, les autres penchant plutôt pour une discontinuité entre l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge. Et dans une telle comparaison, les couleurs sont toujours celles des teintes vives^[2], moins souvent des nuances. Mais il nous semble que chacune de ces formes trop rigides et catégorisantes dans l'exégèse des sources et dans l'analyse des données matérielles soit peu utile, voire restrictive, dans la description d'une période fondamentalement caractérisée comme une phase de profonde transition d'un même lieu entre deux époques.

En ce sens, l'ouvrage de Joël Schmidt, d'où se dégage une incontestable érudition, nous semble peut-être, à certains endroits trop partisan de l'idée d'une continuité « sans rupture » de l'histoire de Rome, de l'Antiquité à nos jours. Le choix, de la part de l'A., d'une approche exclusivement – et à notre avis limitativement – historiographique et littéraire le pousse dans cette direction, tandis que la distance critique à l'égard d'ouvrages modernes vieilliss n'est pas toujours perceptible. Le manque de recours à l'archéologie de Rome et de son empire, que ne compense pas toujours une excellente connaissance de l'historiographie antique et moderne sur le sujet, est particulièrement évident. Une telle lacune est encore plus reconnaissable dans quelques imprécisions ici et là, parfois aussi dans de véritables erreurs, relatives non seulement aux données historiques et archéologiques (pour ne lister que quelques exemples : César n'a eu aucun rôle direct dans les événements de la révolte de Spartacus, la résidence de Dioclétien était Split et non Spolète, le groupe des Tétrarques de Venise est en granite rouge et non en diorite, le « chrisme » reprend les initiales du mot grec Christos, X et P, et ne fait pas référence à la croix de Jésus, la Marche sur Rome des Fascistes eut lieu en 1922 et non en 1923 etc.), mais aussi à des positions herméneutiques assez discutables : par exemple la mise en opposition du Christianisme et du Mithraïsme comme cultes concurrentiels, l'octroi d'une confiance aveugle aux sources historiographiques antiques, notamment là où elles traitent de la conduite morale de femmes comme Messaline ou Agrippine, ou des actes d'empereurs tels Commode... et bien d'autres choses sur lesquelles il n'est pas utile de s'attarder, mais qui confèrent par endroits à ce volume une connotation plus proche du roman historique que de l'introduction critique au problème du supposé déclin de l'Empire de Rome.

Qu'il soit bien clair que, dans le cadre d'une analyse des divers facteurs qui ont conduit à la transformation du monde classique vers le Moyen Âge, ce volume est un recueil de propositions et de théories, dont beaucoup se révèlent utiles et argumentées, propres à conserver l'intérêt pour une lecture avertie du livre.

[1] M. Cavalieri, « *A fundamentis ipsam basilicam exterminavit*. Espaces et cultes à Rome du IV^e au VI^e siècle de notre ère », in M. Cavalieri, R. Lebrun, N. L. J. Meunier (éds.), *De la crise*

naquirent les cultes. Approches croisées de la religion, de la philosophie et des représentations antiques, Homo Religiosus, série II, 15, Turhout, 2015, p. 273-306.

[2] Cf. à ce sujet d'un côté le révisionnisme désormais classique de B. Ward-Perkins, *The Fall of Rome and the End of Civilization*, Oxford University Press, 2005 ; de l'autre, le continuisme de R.L. Brown, *The World in Late Antiquity: From Marcus Aurelius to Muhammad*, Londres, 1971 et « The World of Late Antiquity Revisited », *Symbolae Osloenses* 72, 1997, p. 5-30 ; A. Cameron, « The Perception of Crisis », in *Morfologie sociali e culturali in Europa fra Tarda Antichità e Alto Medioevo*, Settimane di Studio del Centro italiano di studi sull'Alto Medioevo 45, Spolète, 1998, p. 9-31.

Marco Cavalieri,

Professeur en Archéologie romaine et Antiquités italiques, Université catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve